

Mémoire  
fois  
falaise instruction

Abstruction  
(en  
descendant)

de  
haut ! de  
très,  
très haut

sur un  
cheval-vapeur

Les instructions  
opaques

La vaisselle intacte

L'institution de la parole

La classification  
des rêves  
et des rêveries

dans des  
bris de réalité

Bassines

Procédure  
de pas de mise en œuvre  
ni avant  
ni après

Pleuvoir

« Je pleus, il  
as-tu cessé ? »

Boîtes  
que nous ne promènerons plus  
comme si elles s'étaient emplies d'eau  
et que l'eau avait tout effacé.

Boîtes percées.  
L'eau se sera enfuie.

En arc,  
dans un ruissellement  
pareil à des fêlures.

Tentures  
aux coloris voisins de la compagnie aérienne  
qui transportait les « caisses », les « objets.

Et nous, on voyait quoi ? Des lignes  
dans le ciel ?

C'était bizarre  
comme l'air était atone

et tout se raréfiait.

Pas de porte.  
Énième entrée, sortie.  
Et  
toujours pas de porte.

En descendant  
En descendant en descendant  
Descendant  
Descendant je  
Descends  
En descendant  
En descendant descendant  
Descendant en  
Descendant en descendant  
Je  
Descends  
En  
Descendant sans  
  
escalier ---

Tu ne vas rien faire de plus. Tu vas observer.

Et je vais  
dessiner des lignes dans  
des flaques.

Ce sera quelque chose.  
Ce sera quelque chose de fait.

S'il pleut, je regarde la pluie tomber. Et l'eau couler. Le sol recevoir les gouttes. Si l'eau tombe sur le toit résonnant, je l'écoute. Je ne suis le garant d'aucun ordre, d'aucune harmonie. La pluie résonne, c'est ce qui ne se résout de rien.



Vers l'obstruction  
abstruse

avec la ligne  
d'horizon  
comme abîmée

des éclats  
de pierre ou  
de terre

au sol ---

Qui commande  
cela ?

Il n'y a pas de  
pouvoir ici,  
on ne déplace rien.

Mais les choses  
s'encombrent  
comme si elles  
étaient seules

à tomber,  
à poindre,  
sans le sol.

Restés devant les serrures comme des enfants. Toutes les clés étaient perdues, nous le savions de la veille et la terre renchérissait en laissant s'agiter des vaguelettes à sa surface.

(non)

Nous ne  
voyions  
rien,  
c'était  
extrême.

Rien non  
rien  
rien  
rien rien non  
rien rien rien rien  
non rien rien  
rien rien rien  
rien non

Rien n'était réellement perceptible alors.

On ne pouvait décidément pas comprendre grand-chose.

Et c'était évident aussi.  
Mais l'évidence tue, c'est sûr.  
Aussi, on ne pouvait pas s'attendre à  
parfois mourir et d'autres fois en  
revenir  
alors que tout avait changé  
de façon évidente et éclatante même.

Mais les éclats tuent parfois en descendant.

Pourtant,  
l'espace ne connaissait pas la mort pourtant.  
En descendant,  
l'espace pouvait recouvrir l'advenu.  
On reviendrait.

Les seuils  
se porteraient plus  
mal.

Les seuils  
où l'on aurait erré  
comme s'ils avaient été de longues bandes  
de désert,  
des langues.

Les seuils où habiter  
quand on n'a plus de nom,  
plus rien qui puisse faire office de nom.

Le don des seuils.

La vérité  
comme un bocal fêlé  
aux légumes décomposés.  
L'armoire qui détient la vérité a les côtes fêlées.  
Le seuil  
de la maison où gît l'armoire  
est fait de dalles fêlées.  
On les a recollées.





Elle était loin  
et paraissait  
plus loin encore  
comme à un centimètre  
près.

Elle se dessinait  
de moins en moins  
comme si elle détricotait  
tous les cils de mes yeux.

Elle revenait  
ou, du moins, promettait  
de revenir.

Elle allait revenir  
plus loin, plus en partance  
pour rester à demeure.

Une  
demeure  
qui ne serait pas  
la nôtre.

Intrus,  
nous y vivrions  
de bien en rien.

Pas d'eau  
ou peu  
d'eau dans un faible  
bocal.

Calme, le bocal.  
Calme comme la mer

adossée à la  
chaise.  
Pas d'eau, pas d'âme,

pas de  
parole -

Pa-  
role, joue ton  
rôle, un  
rôle, tu n'as  
pas de parole, rôle,  
tu n'es  
pas de parole,  
parole.

Pas de parole  
pour quel  
système ?

Eau  
Eau  
Eau

nnnnnnnnn  
n n n n nnnnnnnnn  
n nnnnnnnnn  
nnnnnnnnn  
quel  
mot !

Pour quelle  
si  
incongrue  
vérité ?

Rien  
Rien  
Rien  
Rien  
Rien  
le sang  
le sang  
etc.

N'était-elle pas  
ici,  
cette tasse de  
thé ?  
Ou dans  
l'armoire  
déplacée au  
seuil ?

Pas de  
parole, pas  
d'air pour  
pas de parole dans  
l'armoire d'air, pa-  
role d'armoire, air,  
rien, pas  
de parole, pas d'ar-  
moire, peu d'air.

Très peu d'air -

Peu de temps également. Il restait peu de temps. L'armoire ne suffirait pas. Il en faudrait une autre. Pourtant il y en a peu. Il reste peu d'armoire pour peu de temps. Et c'est cela qui fait défaut, le temps, du fait du peu d'air entre les portes de l'armoire et le passage vers le seuil, qui conduirait.

Qui résoudreait.

Plan de table  
pour les invités :  
la folie  
et  
la mort

également  
endimanchées

comme pour l'apéritif  
quand on s'apprête  
à supprimer le chef  
d'une bande rivale.

Et jouant  
aux cartes  
tandis que toi, tu regardes  
les mains blessées,  
les cartes tordues  
aux coins émoussés.  
Tout est bon ici  
pour faire croire  
que le temps  
passe -



En jouant  
aux cartes  
nées pour des crochets  
nés pour des plafonds  
comme tu naissais  
pour un  
apéritif  
pour un  
pli  
de  
serviette  
arrondie.

Arrondis-  
toi aussi  
ton œil.

Couvre le  
couvert  
de toutes tes serviettes.

Le service  
ne t'enfermera pas  
entre tes doigts  
ni à  
table.

Puis, la pluie  
ne revint plus  
jamais

sur cette terre  
qui n'était que  
des gravillons

mais qui n'en  
pouvait mais

d'être des  
gravillons pour  
une seule  
sécheresse.

Je ne comprends pas bien ce qui s'est passé. Il y a eu un temps de parole, c'est certain. Puis un temps de non-parole peut-être mais c'est moins certain puisque cela ne peut être certifié par la parole. La parole se consume certainement, ce qui la rend friable et peut nous amener à un temps de non-parole mais combien de temps cela peut-il durer, concrètement ? Ce temps de non-parole est-il autre chose qu'une boutique de farces-et-attrape ?

Je ne saurais le dire. De toutes façons, je n'ai rien acheté. Je n'avais pas d'argent.

« De la réalité  
avant toute chose.  
Et pour cela,  
préfère l'enfer. »

Certes -

Mais je n'avais plus beaucoup de temps devant moi. Au fait, ça faisait un bon moment que j'y réfléchissais. Alors, c'était sûr, le temps allait encore être amoindri à cause de ça, de ce que j'y avais réfléchi trop longtemps, trop souvent, avec une masse de certitude qui aggraverait tout, au bout du compte.

Donc le temps manquait  
ou il  
allait manquer  
sous peu, avant  
qu'on ait pu dire  
ce qui reste de temps  
quand le temps a  
passé  
et qu'on en est certain,  
ça va finir  
et que les choses  
s'arrêtent  
avec une lenteur  
certaine.

Une lenteur  
d'arc

avec  
un mouvement  
contraire

en forme  
d'arc lui aussi

mais à l'inverse  
avec une ombre  
colmatée  
au mur

Tout un système  
de l'arc  
explose - près  
du mur  
et toi  
tu y murmures  
comme un ange  
de poussière  
en forme de  
fissure

Tu n'as qu'un pli de mur  
pour te poser, traversant en ton immobilité  
les éclats de lumière et d'eau  
qui ne font qu'assoiffer

comme si la chambre  
de l'œil était un bourgeon  
de la nuit.

Or tout se scinde.  
Tout se remplit.  
Tout se transvase  
en un arc.

Puis, l'arc explose  
comme une étoile  
et ironiquement esquisse  
la forme d'un arbre au ciel.

Au vieux ciel  
qui se couvre de  
nuages  
séniles - et ils  
délirent.



Tu traces encore un geste mais il te perd au passage - de la feuille où tu glisses ta conscience, où ta conscience glisse. L'air est aussi subreptice que ce geste où tu t'es esquissé sans le connaître, sans rien (rien) en savoir (« au paravent », ah ah !) ni même après d'ailleurs.

Toutes ces pluies en forme  
d'arc,  
je les ai mal conçues,  
mal connues, je les ai  
détestées  
en vain : elles ont recommencé.

Pourtant, elles furent  
toujours proches de  
la fin.  
Elles étaient la fin,  
presque  
en elles-mêmes.

Le seuil de l'arc,  
c'est là où la chose  
se distingue  
en ses réalités  
inexpugnables.

Inexpugnables, dis-je !  
Car dans l'espace  
courbe qu'il fallait  
démembrer de nouveau,  
le rond faisait of-  
fice de repoussoir  
et je faisais des  
rondes  
comme on établit une  
série -

C'était un temps  
où l'on disait  
qu'il y avait le temps.

Et moi, je susurrais :  
« Pourquoi pas ? »  
sans ricaner, sans une arrière-pensée

Puisque le temps était  
en ce temps une bouteille  
que l'on faisait flotter sur l'eau

avec  
à l'intérieur  
des bouts de bois vermoulu  
qui flottaient vaguement les uns  
à côté des autres

[s'il restait du temps  
il devait bien  
rester des autres]

où l'on voulait voir  
un beau navire  
d'allumettes  
correctement ajustées.

Or ce n'était que du bois sur l'eau.

Ce n'était pas le chanvre des puissants cordages d'un navire royal.

Ce n'était pas non plus la ruine végétale du tréfonds de l'océan.

Ce n'était pas rien, presque.

On pouvait espérer que les choses flotteraient longtemps ainsi.

Elles se satisferaient de peu, de ce peu, en un contrat à chaque instant renouvelé.

Un vrai rêve publicitaire.

La passion des séries.

On fait des magazines  
sur les séries de nos jours.

Les séries télévisées.

J'ai regardé Derrick, un temps. Puis, la diffusion de Derrick a cessé. Peu de temps après l'interruption définitive de la série Derrick par la télévision française, j'ai visionné *Pablo Escobar, el patron del mal* et puis j'ai découvert une multitude de telenovelas.

J'ai regardé la télévision  
en buvant du Cognac  
et tout ce temps, je fomentais *Avec l'arc noir*  
déjà fini.  
Je devais me resservir. Puisque le fini est etc.

Etc. ne rime à rien.

De la séquence  
de ...

Plus de séquence.  
Pulvérisée, la séquence.

Seg-  
men-  
tée et rapiécée

comme un tissu,  
comme un morceau de tissu  
mal advenu, tombé  
sur une chaise.

Comme une lente progression  
de chenilles grossières,  
les chenilles de la vie.

Coupée, la vie.  
Tranchée en œils vifs,  
segmentés.

À force de parois,  
on s'éteignait soudain.  
On respirait alors.  
Et puis la nuit tombait  
comme une mécanique  
sans bruit,  
toute de tintements,  
féconde.

L'heure sœur, la  
ravivée  
au bord d'une rivière  
où l'on allait  
assassiner quelqu'un.



Rien

rien

rien (nu,

rien en somme)

rien

Un train : il traversait

la plaine

rien

rien

rien ne devait survenir

rien ne

rien devait

survenir

rien

hormis le train

qui passe régulièrement

à cet endroit

rien

À force de précipices  
mal encadrés, parfumés  
et incapables de parole

on déversait des oripeaux en les faisant  
tourner comme des ballons

la tête se  
balançait  
d'arrière en arrière

disant à l'horizon

qu'il n'y a rien  
rien  
penché  
au-dessus de  
soi, rien  
rien  
rien

Comme une immatriculation inutile  
pour un véhicule immobile  
rien  
rien  
rien

Non,  
ça ne saurait aller  
en l'immobilité.

C'est une certitude  
que ne nie nulle serpillière.  
Il n'y a rien  
même en lavant le reste, même en se  
relevant,  
il n'y a rien  
et c'est  
cela qui inquiète,  
cela même  
qui accélère le nettoyage.

Vers des effacements  
calmes, endigués

là où il n'y a plus de sueur

Mais la ferveur maligne  
et dissidente  
reprend prise à son tour,  
avec grâce,  
comme un caméléon.

Un ange pas plus  
digne que n'importe quel  
joueur de poker.

Finalement  
il n'y a plus  
de  
temps.

Il n'y a  
plus  
tout ce qu'on appelait  
le temps.

Il n'y a  
plus du tout  
morceau de temps  
rien  
un temps  
là, un  
temps,  
rien  
non, rien  
un  
temps ou  
presque peu d'un  
temps, un  
demi-temps  
rien

Et le train a circulé  
mais son circuit n'était pas latéral  
et c'est ce qui a encombré bien des choses  
parfois.  
Certaines configurations allaient nous nuire  
mais d'autres nous abreuveraient de ruines.

Nous les couvions,  
tels à des mères protectrices.

Mais il y a un salon  
opaque  
qui est que tu existes,  
incidemment  
et tu n'y renonces pas.

Bien sûr, comment  
renoncer au pactole  
dans ces conditions ?

Le  
festin, un  
festin vrai.



Il faut une respiration ici.  
Mais je n'ai pas la mienne. Laquelle prendre,  
enfin ?

J'entre en un corridors de respirations. Je revois la  
silhouette cambrée. Elle passe alors que c'est moi qui me  
déplace.

Je ne me déplacerai plus. Plus ainsi.

Mais il fait froid dans cet entresol corridor ! C'est un  
supermarché. On y vend du néant.

Du néant sous forme de néons, c'est ridicule. Mais c'est ainsi  
et il faut passer à la caisse. Avec cette chose ridicule sans  
nom et sans prix, sans code-barre.

Des  
néants de  
néons des  
néons du moment en  
néant du  
néon en moment néant  
où  
non  
rien ne survint  
mais tu payas  
le prix de ce splendide  
néon de néant  
né du néant de son  
néon  
antérieur

Tu n'as pas à choisir.  
Enclenche  
la lumière au seuil,  
le seuil de la lumière.

Elle filtre  
ce qui reste de nuit -

Avec l'embarcadère..  
Il puise les seuils  
in-  
terminablement  
comme un château de sable.

Dehors  
il y avait du bruit.  
Tu ne pouvais pas sortir  
à cause de ton  
bras : il  
te faisait mal

à en pourrir.

Les faisceaux de lumière  
faisaient du bruit  
aussi.

Nous allons être  
désincorporalisés  
pour devenir  
pareils à des poissons  
qu'on aura  
préalablement  
privé d'eau.

Sublime, l'eau  
atteignait à ta  
lèvre  
pour la  
transpercer

Toi, tu  
allais bras ballants.  
Tu cherchais le chemin  
qui va à la gare.

Mais le chemin, c'était  
des herbes mêlées à des pierres  
qui recouvraient de vieux rails.

On ne pouvait pas passer.  
On ne pouvait même pas voir  
complètement le ciel  
qui était dégagé pourtant.

Il pleuvait  
sans pleuvoir, il ne  
pleuvait pas du tout  
peut-être, l'air  
était humide

et le ciel était scié.

Avec  
une couleur d'acier  
au ciel, seul  
un nuage semble encore  
se fonde  
mais  
lui aussi  
il se fond (finalement :  
dans  
le paysage).

Obscène,  
la voûte céleste  
raconte les projecteurs  
artisanaux  
que les voisins avaient plantés  
dans l'herbe d'un terrain  
qui paraissait abandonné.

Puis, ils sont  
morts.



Fenêtre ouverte,  
que ne répands-tu des ombres qui paraissent  
neutres  
quand le vent étend son empire sous toi ?  
Je ne sais pas répondre à ces questions. Je crains  
de me les remémorer  
soudain  
comme quand il pleut  
soudain  
malgré les prévisions météorologiques de tout  
à l'heure.

Ce n'est pas une  
certitude, non.  
Mais je pourrais  
s'il restait quelque chose comme de la volonté  
sortir, sortir,  
sortir d'ici. Oui,  
je pourrais  
    si j'atteignais  
à ce morceau de bois  
vermoulu  
que se ressemble là un  
murmure  
volontaire sor-  
    tir d'ici.

- Enfin, on  
attendait depuis X  
                  temps,  
          vous  
          comprenez ?

- Non, je  
dois dire que  
je n'y entends rien.

L'horloge sonnait  
trois heures. Elles  
aussi,  
elles s'étaient dissipées.

Trois heures  
comme s'il avait pu  
y en avoir une  
quatrième  
en ce temps.

J'étais assez peu de l'horloge  
pour me sonner moi-même  
mais je pouvais parler, pour chaque seconde,  
de chaque instant  
dont le destin avait été  
dénié  
auparavant.

Je retardais certainement.

Puisqu'on savait  
tout ce qui s'en suivrait,  
pourquoi continuer ?

Demandait l'œil  
à son oreille de  
prédilection.

« Mais pour  
ravager la rivière ! »,  
répondait cruellement  
le sifflement.

On ne saurait faire fi  
de la réalité

mais on saurait la dévier,  
pourquoi faire.

On saurait la tourner  
en vaudeville  
terrestre.

Nous sommes  
si proches que la terre  
pour nous croit au ciel  
de saison en saison  
pour ne plus  
disparaître  
alors que tout cela,  
et nous avec,  
tout cela disparaîtra.



Tourner.

Tu tournes pour ta vie  
qui est en danger  
à cause des  
tournements.

Tu vibres  
au risque du danger  
qui est de tourner.

Tourne  
comme si tu étais le temps  
toi-même,  
comme s'il te restait quelque chose  
comme un morceau de temps.

Morceau de temps  
qu'il n'y a plus,  
qui ne peut plus se déverser,

qui ne peut plus rien arrêter

comme si le temps avait eu vocation  
à arrêter quelque chose.

Mais non enfin.

Il peut y avoir

encore

quelque chose comme un morceau de temps

ici

mais on l'a laissé pourrir, comprenez.

On n'avait pas besoin de ça ici.

- Voire.

On éprouve le besoin  
parfois  
d'une lumière jaune.

Plus jaune que ne le permet la nature.

Une lumière qui atténue les traits  
de ce qui agressait  
le jour  
à la température.

Mais le besoin qui se fait ressentir,  
il se rétracte parfois  
comme pris de convulsions,  
comme à son tour  
pris dans un guet-apens  
à cause de la  
lumière.

A cause  
de la lumière  
qui dit voir

et puis s'éteint.

Chemins, obstacles  
nés en des pensées  
malencontreuses, mal  
rencontrées,  
des pensées mal rentrées,  
comme des êtres mal nés.

Peuple de pensées invertébrées, qui tiennent debout par le  
hasard d'un stupide miracle.

Comme c'est souvent  
le cas.

Le hasard des chemins ne trompe plus personne.  
On sait - et de longtemps - ce qu'il en fut  
et ce qu'il en sera.

On ne se laisse pas égarer  
par les boniments silencieux de ces  
silhouettes squelettiques  
qui pourraient être des pensées.

On ne voit rien  
et c'est peut-être  
mieux ainsi.  
On ne voit pas grand-chose,  
c'est mieux.

On ne voit  
presque rien : il n'y a  
rien  
de mieux enfin  
que de ne rien voir  
de tout ce qu'il y a  
à ne pas voir.

On voit  
un peu  
très peu  
rien et  
encore  
même rien  
semble de  
trop à ce  
qu'on voit  
c'est vrai qu'il y a peu  
de lumière là-dedans  
On ne voit  
pas qu'on ne  
voit rien  
l'œil clos

Tu passais par-dessus la haie, tu courais. Une prairie était pareille à elle-même. Son existence s'effaçait. La tienne aussi. Tu pensais qu'un chemin avait été tracé là, pour toi et tu te méfiais. Tu n'avais pas de raison de te méfier. Passé la haie, te disais-tu, on ne pourra te reconnaître.

Et en effet, un train passa. Aucun des voyageurs ne te sut. Toi, tu envisageas chacun d'eux, en cette fraction de leur voyage. Tu les plongeas dans une banalité sans exemple. Ils n'en revenaient pas de cette verdeur d'herbe qui était pourtant ce qu'il y a de plus banal au monde.



Tout était déjà fini.

Or, rien  
n'avait réellement  
commencé

Et puis  
tout devait se  
poursuivre  
ainsi

Avec des  
claquements de  
porte  
ou de portière  
dehors

Incidentement  
ou  
accidentellement  
il y a  
ce qui claque  
simultanément

Tu te dis que ce n'est pas vrai  
et ce n'est certainement pas vrai

puisqu'il y a  
de la lumière dehors

Ce ne peut être toi  
ou plus ou moins vrai ça

Craque  
l'espace ne se scinde  
jamais  
l'os, la jambe qui  
tremblait,  
témoigneront pour  
la douleur

Ta pensée squelettique  
va encore geindre  
qu'on l'affame

L'espace qui se scinde  
c'est une force  
mal lunée

je me raconte la  
même blague  
jour et nuit

elle resplendit  
comme mon œil.  
mais qui se ferme

En parodiant  
l'intestin grêle

Il y avait  
encore du temps  
pour ça

Pourtant  
on n'allait pas en faire grand-chose  
de ce temps

juste  
chahuter l'ingestion  
grêle

Une topographie  
n'existe plus ici, une  
mesure  
est impossible dans  
le sens  
de la comparaison

Un peu comme ces troquets qui, d'allure banale,  
prennent pour nom « Le sans-pareil »

Tu n'as pas ton pareil  
pour ne pas  
ravancer

Forcément, on ne  
pioche pas à  
travers l'air, ici

L'air est poreux  
comme une peau  
L'air est ta peau,  
peut-être

Avec la fourche ?

Tu n'es pas de retour  
tu ne peux pas voir  
l'absence de retour  
puisqu'il n'y a jamais  
eu de retour

Pourtant, tu pourrais  
faire les cent pas  
en revenant sans cesse  
sur ton ombre  
tu te retournerais,  
ça ne reviendrait pas  
au même

Cet absence de rêve  
devait te sembler  
difficile d'abord  
puis tu as pris le  
temps  
de ne pas t'y  
ressembler  
comme à une somme  
de couloirs  
qui se rejoignent en  
un point fixe  
mais qui virevolte  
Tu escalades les  
portes



Quelque chose gravite  
autour de toi : tu as  
soif  
soudain  
la soif est ce qu'il y a  
de pire  
la soif te tue  
vraiment  
elle pourrait te plaire  
elle préfère te tuer  
tu la vois comme une fleur  
vénéneuse et hideuse

Pourtant  
l'eau ne semble pas si  
loin  
ni l'air qui pourrait  
te rafraîchir lui aussi  
mais c'est une posture  
de tout ton corps  
qui appelle la soif  
comme si elle devait  
signifier  
la mystification  
de cette posture même  
arrière -

Parti pour le repli  
le corps s'abandonna  
à une plierie  
sans connaissance de ses  
limites

pour ne plus s'y  
rencontrer

comme on se moule  
dans la verte herbe

sans façon

Plus loin, les silhouettes d'habitations  
penchaient, les yeux coulaient aussi, ce qui peut expliquer  
l'inclinaison  
subite  
des choses de l'horizon  
La température aussi  
allait varier  
Et si l'on entendait  
encore des voix ici  
c'est qu'il y a du travail  
ici  
on ne chôme pas -

L'avancement  
était-il feint ?  
Lui aussi il ne  
jouait  
qu'à être feint  
Il fallait retourner,  
toujours  
et ne jamais ravancer

Encore moins  
sur un lisse sol de revenir  
je ne nettoierai pas  
un tel parquet

Je ne me reconnaitrai  
pas  
dans aucune de ces dalles

Je tournerai mon pied  
comme s'il y avait eu  
de la poussière à l'intérieur

Nire nire rine ri  
iri ni renere n  
erere ne ereni  
ini ir niri ene  
enre i ere n r  
erene erne er er  
eri inri iri en  
enni rinni iri n  
  i  n  
n  i  n  
nn  i  n  
nnnnnr  n  
nnrnnnnni  non  
nnnrninnni  
  i

Il n'y a rien, certes  
Mais les choses  
n'iront pas se bousculer ainsi

Ainsi  
de ce qui ne peut  
plus  
aller allant  
ou avancer  
même lentement

Il n'y a plus le  
temps ---

C'est quoi cette blague ?  
Le hasard, tiens.  
Le temps, va !  
L'eau s'écoule  
Et tout cela  
n'est qu'une stupide blague  
à en croire les journaux  
qui disent ce qu'ils veulent, il est vrai.



Le temps : tournant  
Et ce qui tourne  
te tourmente en même temps  
Tu es  
pris dans les  
tournements  
des détours que tu as  
repris  
pour qu'ils se mêlent,  
se confondent,  
sèchent.

En l'immobilité.

Longtemps, j'avais imaginé qu'il y a quelque chose comme une dynamique de la parole. Une dynamique certes mystérieuse, comme translucide. Mais une motricité palpable de la parole. Finalement, je me suis enfui - à cause des tremblements, de la texture vibratile.

Depuis, je me réserve. Ainsi, je me préserve. Je veux dire que l'immobilité est la meilleure politique qu'on puisse adopter dans ma situation.

Peut-être  
la logique de l'arc  
y est-elle  
pour quelque chose ?  
Voire. L'arc flèche,  
sa trace ne fait  
qu'effacer autre chose  
mais quoi ?  
L'arc imprime sa statique  
paradoxale peut-être  
mais si  
impavide  
que le sol n'y croit pas.

Le sol. Je me rendais à lui. Il aurait pu me remercier ! Mais non. L'illusion des remerciements... Je n'avais qu'à creuser, je saurais où les trouver, mes « remerciements ». C'était un paquet d'os, certains troués comme si l'on avait voulu y fabriquer des flûtes, ce qui n'était pas croyable puisqu'ici, il n'y avait eu que de petites industries.

Une politique  
C'est tout ce dont on rêvait  
ici  
où il n'y avait que des champs  
pour trouer les  
forêts

Pour une politique  
on aurait donné toutes les fleurs  
à la prairie

On les aurait cimentées

Le sable  
des excursions  
aux environs de  
l'heure  
aux abstractions épouvantables  
les  
sinistres qu'on a  
mal colmatés  
et qui se décrivent  
à peine  
avec peine  
Tout est ici,  
tremble --

Tout se tient  
encore. Comme si c'était  
debout  
qu'on apprenait à penser.

Mais on  
n'apprenait pas grand-chose ici,  
il faut en convenir

Conclure  
qu'il y a des lignes  
droites  
    qui se perdent

Tu ne peux plus regarder  
autour de toi comme  
s'il y avait encore lieu  
d'établir un inventaire.

C'est curieux. Les choses dorment.  
Et dans leur sommeil, vitupèrent.  
Impossible d'esquisser

la moindre ligne.



Pourtant, dans cette obscurité torchée, pardonnez-moi l'expression, il doit rester la plaque d'un interrupteur, comme une signification apposée au mur, pur le style !

L'obtuse vérité.

Rien  
Une plaque de marbre  
Et on a réussi à  
la percer encore  
rien, rien

Rien, rien, rien  
Et tout tournait  
autour de ça  
mais on n'y voyait  
goutte

Goutte de  
rien, peu  
d'eau, goutte  
à-demi effacée  
comme rien, comme  
jamais  
et jamais on n'avait  
vu pareille goutte  
non, ce n'était  
rien, pas une  
goutte, un  
puits ?

Rien Rien Rien  
Rien Non Rien  
Rien Rien Puis  
Rien Non Rien  
Rien Rien Rien  
Non Rien Rien  
Rien Puis Rien  
Puis Rien Non  
Puis Non Rien  
Rien Rien Puis

Puis le train s'arrêta  
On n'était pas à une station, c'était  
la plaine tout autour  
de ce train  
même l'herbe paraissait  
peu verte  
toute la plaine était inerte  
le train s'était arrêté  
brutalement  
les gens ne réfléchissaient plus,  
ils n'attendaient plus rien -

Sur la petite chaise  
armée  
de bras, ah ah !  
Comme si un bras  
était une arme.  
Comme si on pouvait  
se défendre même  
avec des bras  
qui se débattent  
dans l'opacité de  
tout l'espace du  
monde !

Une petite chaise ne saurait servir de bouclier.

Pas de table, pas de rempart. Mais les armées ennemies sont peu nombreuses.

Le réfrigérateur se tiendra tranquille ce soir.

La rue  
est déserte par  
à-coups.

On rêvait de chemins.  
Il n'y a plus de chemin.  
C'est drôle. On se rend compte  
qu'un chemin, n'importe lequel,  
n'aurait servi à rien.

On ne serait jamais  
passé par là  
de toutes façons.



On dénombrait les familles d'arbres  
comme si l'on avait voulu punir les soldats d'une armée  
ennemie.

Mais il y a une convention qui interdit de faire cela, de nos  
jours.

On cessa de rêver.

Pour  
un  
temps.

On comptait les lanternes  
quand elles s'éteignaient.  
Aucune lumière n'aurait pu les  
raviver.  
Cependant que la Terre tournait  
quand nos pieds la foulait.  
Jamais avant -

Les mélodies  
altières  
d'un orgue  
mal né -

Tu te suspends  
à un treuil.  
Tu dis « esclave »  
au treuil  
qui te regarde comme  
on considère  
une marchandise  
suspecte  
là  
où la suspicion ne semble plus possible  
pourtant  
l'œil est naïf,  
extrêmement naïf.

Suspendu, tu  
apprends  
que tu ne sauras  
jamais voler  
au mieux, tu sais  
plonger  
mais il n'y a pas de  
dehors ici.

Il ne peut pas y avoir d'arrière.  
Rien ne peut redescendre, non.  
Rien ne peut te répondre.

Il n'y aura aucun  
répit.

L'espace  
ne peut être amé-  
nagé.

Aucune machine pour  
ne rien déblayer  
et tes doigts  
sont toute l'industrie.

Rôle  
près des cordes, près  
des doigts s'accrochent aux cordes  
en vain.

Parle au chanvre  
comme si tu devais  
impérativement lui dire  
qu'il est stupide de  
parler au chanvre  
quand le chanvre  
s'étiole.

Rampe  
d'escalier autour de toi.  
Quand le temps a  
passé, tu  
ris encore  
de ça ! « Trente,  
trente, trente ans,  
ah, ah ! » Et  
« Rampe,  
respire, rampe  
d'escalier autour de toi  
comme une bruine  
intemporelle, très pesante  
dans sa constante  
immatérialité, mal  
née elle aussi, comme  
l'orgue. »

L'orgue de barbarie  
aux souvenirs  
endimanchés.

De toutes façons.

On cherchait des chemins, il n'y avait pas de chemin.

On cherchait des empreintes.

Il n'y avait aucune empreinte.

On s'accrochait à la raison  
mais la raison est d'une acception  
bien différente,  
disait quelqu'un.

On regardait couler  
de gros blocs de marbre  
comme de la cire.



Je ne saurais jamais la date.  
Je n'avais pas la moindre idée de ce  
qu'est une date  
(je ne parlerai pas de l'heure).  
Mais je posais des dates  
comme on pose des dalles  
là où rien ne fait  
chemin.

Je te faisais signe  
comme un enfant de huit ans  
du haut de l'escalier.  
Tu t'en allais.  
Tu ne porterais pas ma voix  
et c'est mieux,  
vraiment, ainsi.  
Tu libéras ma voix.  
Je pouvais encore l'entendre.

Notez que la fin  
vient toujours  
quand il n'y a  
pas de fin.

Il n'y a que des lignes

-----

qui se brisent  
d'elles-mêmes

Sans aspiration,  
c'est ce qui importe,  
l'absence  
d'aspiration.  
Même dans un air  
contraint, sublimé.  
Il y a l'œil qui  
pousse la porte  
et ce n'est pas  
rien, cela.  
Ce n'est pas une  
justification dans  
ce  
début de justification.

L'absence de fin  
n'équivaut pas à la  
fin.

On ne peut poser de  
point qu'à condition  
qu'il y ait un point.

Mais il n'y en eut  
pas, assurément,  
puisqu'il y eut un  
balon  
dans le ciel  
pour clairsemer l'idée  
même du ciel  
sans voix.

Probable hypothétique  
conservé dans une  
fiolle de chanvre  
à même le  
pied de table.

On pourrait presque  
l'entendre parler  
au pied de la table  
qui tremble un peu  
car  
on joue.

On joue.

Mais le jeu se maintient  
au-dehors de toute  
rationalité de la raison  
qui a raison  
quand elle raisonne, ce qui  
arrive peu souvent au  
demeurant.

Il y a la raison  
mais la raison tremble  
comme une table où l'on joue.  
On joue à conspuer le jeu.

Où rien ne se déclare.  
Où rien ne perd  
la face jusqu'à l'envisager  
au-dehors et peut-être  
hors de tout parcours,  
là où la terre est sèche  
et mêlée d'eau,  
où le soleil fend la lumière  
comme un habile traquenard  
pour te perforer toi,  
esclave d'un treuil.

A l'opéra  
pour me remémorer  
perdu  
la sonatine que nul  
ne sut achever  
en temps et en heure.

Il manquait une note  
ou un temps, on ne  
sait pas.

Peut-être que la note  
était un temps.



Opération du treuil  
malhabile, vautré sur  
une scène obsolète  
de bois vermoulu et  
amer.

puis le temps change  
et le décor aussi.  
Mais c'est le bon,  
cette fois,  
on n'est plus au  
far-est.  
On va pouvoir manger  
des huîtres.

Le temps est impressionnable.  
L'autre fois, je suis sorti.  
Le temps en fut terrifié.  
J'avais le rire moqueur et vertical.  
C'est peut-être à cause de ça,  
ça l'a fendu.  
Le temps fendu, je suis  
sorti sereinement.  
Le boulevard se gondolait normalement  
comme la pluie tombant  
formai de gros  
bouillons dans le goudron.  
Il fallait traverser.

La traversée,  
ce n'était rien, c'était  
l'escroquerie du temps,  
de ce qui manipule  
le temps,  
par à-coups.  
Traverser n'existait  
qu'à moitié  
comme il n'y a que  
des moitiés de dangers  
et pas de risque à  
traverser  
puisque de toutes façons,  
on reviendra aux assurances.

Goutte à  
goutte tu  
tombais  
comme  
pluie une pluie  
pluie passagère  
pluie rien et fluide  
rien tremblante  
rien mais  
rien discrète  
rien pluie surtout  
pluie oui  
pluie et  
rien et  
rien pluie pluie  
rien pluie pluie  
rien pluie puis  
rien rien rien rien rien  
rien rien  
non

La sonatine était  
restée inachevée  
mais on avait  
retrouvé la sonate,  
ça vous paraissait  
vraiment ce qu'il  
y a de  
plus paisible  
en temps de guerre.

Mais la sonate était  
peut-être incomplète.  
On avait tout biffé.

« Cher Pierre, je sais  
que tu effaceras cela. »

Croix barrée.

Mais les rayures  
ne berneront personne,  
à leur tour parleront  
pour ne rien dire  
de leurs croisements ferroviaires  
mal coordonnés  
qui font que les  
trains  
passent  
puis  
d'autres trains.  
Des trains  
passent.  
Passent comme

le train d'hier.  
Il a passé aussi.  
Pareil.  
C'était un train.  
Un  
train  
pareil.  
Je l'imaginai tel  
hier le  
train rien  
dans la plaine.  
Il passait, il  
passe,  
le train  
régulièrement  
ici.

Ces feuilles ne se perdront pas,  
dis-tu  
au bord de la falaise  
quand elle paraît plane  
comme une chemise  
qu'on a mal repassée.  
Tu erres devant un  
paysage fondu  
comme si tes mains  
avaient à s'agiter  
indépendamment  
de toi

de ta  
débile  
volonté

de ton  
acceptation  
stupide

des revers  
de la réalité qui  
ressemble à une horloge

publicitaire  
elle a tourné un temps  
et puis  
s'est arrêtée

La petite boîte  
qui était la parole  
non linéaire,  
non circulaire,  
elle ne se  
compromettait pas  
en ruines vives  
ni même  
par la parole.  
Elle restait fermée  
comme une clé  
regarde close la  
porte.

Elle entretenait des  
commérages pourtant.  
Même les commérages  
étaient silencieux  
cependant  
et l'on  
trouvait à en  
redire  
sur ces histoires  
qui donnaient à  
l'esprit peu de  
fil à retordre  
quand on y repense  
dans le silence  
de la porte.



Porte-  
toi, œil., va  
vers le couloir  
qui ne parle jamais.  
Tu en sais chaque  
recoin,  
même l'ombre des  
petites commodes  
décoratives,  
tu pourrais la  
décrire  
comme une danse.

Elle gêne  
l'œil, cette danse.  
Elle va sans corps,  
ce qui est ambigu,  
comprenez,  
comprends  
que l'œil ne se  
résoudra pas  
à cette mobilité  
tangente,  
tendancieuse,  
changeante.  
L'œil pesterà.

La vision ne tient rien.  
La vision obtempère  
aux dictatures de  
la lumière.  
La lumière : elle  
voudrait être pensée,  
peut-être  
mais la parole  
ne porte pas de lumière.  
La boîte se referme.

Tu naissais d'un parcours  
qui n'avait jamais eu de dessin  
préalable, antérieur.  
Toi non plus,  
tu ne savais pas  
ce que c'est qu'une vie antérieure.  
Et si ça brise l'âme  
(ce qui est incertain),  
tu ignores si tu as  
une âme  
qui serait incertaine  
de toutes façons.

Le seuil passé,  
reste le seuil.

Au seuil du seuil,  
passé le seuil du seuil,  
reste le seuil du seuil.

Et il ressemble  
à un trottoir.

Rien

Rien

Rien Rien

Rien

Rien

Rien

Eien

Je marchais

dans la rue

Rien

Rien

Rien

Puis

la pluie

tomba

Rien

Rien

Goutte d'eau ou de  
pluie  
indifféremment  
volubile  
mais insensiblement  
qui entre mes doigts  
se faufile  
ou de sang ou de  
temps.  
Délictueuse idylle  
qui invariablement  
sous tes doigts se  
défile.

Tu ne dois pas courir  
le long de tes artères,  
vois ! cela  
n'aboutirait à rien.  
Ni écorcher le plancher  
nu de plumes  
que tu ne portes pas  
car tu n'es pas un roi  
ou un oiseau.  
Tu ne dois pas fendre  
l'air de tes doigts  
sans concevoir tout  
le placement  
qui en découle.

Voilà qui ne conviendrait  
pas.

Las ! Il faut tout  
remballer, prendre le temps  
d'expurger peut-être,  
le tri sera factice  
mais il sera  
et l'on regarde partir  
des bris d'air  
comme des sarcophages.  
La cérémonie  
paraît inadéquate.



Pluviosité,  
à force  
de parler, j'ai ouvert  
la fenêtre  
pour te voir courir  
sous un ciel neutre  
et parfaitement sec.  
Maintenant je te  
rince  
de ce ciel à cette  
terre  
plus sèche encore  
comme mes vêtements.

Si je suis une chose  
d'ici,  
je ne puis rien en dire.  
Je me représente ma tête  
comme une palissade.

Elle glisse sur le sol.  
Je la regarde plisser  
comme une mémoire au  
froncement de sourcil  
soulevée.  
Mémoire enfouie des  
palissades  
que tu fus et que  
tu ne vois plus.

Maintenant que le message paraît plus clair, on peut rallumer le poste de radio.

On se réunit bien, même seul, autour d'un poste de radio.

Les grésillements font toute la partition. Le message passe.

Toi aussi, passe  
et espère peut-être  
avec l'arc noir  
qui accompagne  
les tonnerres les plus blêmes  
recouvrer une seconde  
de raison.  
Une seconde  
et rien de plus.

Rien de plus  
puisque tu passes.

Tu ne fais que passer.  
Tu n'as jamais à t'arrêter, si tu  
devais réfléchir,  
ça ne passerait pas.  
On te questionnerait  
sur le bord de la route.  
Tu t'interrogerais toi-même.  
« Ça ne va  
pas, ça ne va  
pas du tout. »

Il y avait certainement  
autre chose qui  
intervenait.

On regardait des  
papillons flotter  
en l'air.

On rêvait peut-être  
de les clouer aux  
murs.

Mais le marteau  
était perdu.

Le rêve se délitait.

Reste enserré  
entre les lettres de  
ce rêve  
percé.  
Tente d'en rendre  
les termes, les  
scènes dépecée,  
les sentences éthérées.  
Elles blessent  
tes sens, certes.  
Et en même temps,  
elles pressent le  
sens, même.

Quelque chose  
d'autre  
pourrait bien survenir,  
être en cause,  
se manifester.

Cela  
ne changerait rien.

Cela  
encombrerait un  
peu  
l'esprit.

Et on n'a pas besoin  
de ça.

On n'a besoin de  
rien ici.

A peine de lumière  
et pas de chaise,  
non.

Même le sol paraît  
de trop.

Mais on n'y peut  
rien, paraît-il.

On ne peut rien  
regarder sans sol,  
dit-on.

Je reste  
circonspect.



Je sais que c'est un piège.  
« Et ça, c'était le mur [...] qui [...] et nous [...] »  
Un piège qui quand  
il se referme  
laisse tintinnabuler  
les chaînes du rêve  
dont l'issue serait  
un leurre.  
L'éveil.  
Une mécanique déréglée.

L'horloge  
pour dire que le  
temps passe  
exprime  
plutôt un orgueil de  
temps passé.  
Or, s'il a passé, ex-  
plique l'aiguille  
la plus fine,  
c'est qu'il ne passe  
plus, le temps, ici.  
C'est pourquoi on doit  
tout recommencer  
enfin  
en vain.

Le piège se referme.  
Le rêve  
c'est ce démembrement  
de l'être, c'est  
le resserrement même  
excentré  
de ce sens déterré  
d'entre des herbes  
sévèrement scellées.  
Cette pensée de terre,  
le rêve l'émet.  
Le piège se referme.

Où voyez-vous  
dormir  
l'horizon ?

Je restais près des arbres, je m'acheminais  
sans vraiment progresser.

Avez-vous peur  
des fleurs ?

Les paroles qui s'échangeaient  
n'étaient ni tristes ni joyeuses.

Je ne répondis rien.

Rien Un train  
La plaine non  
Rien

La plaine ruisselait  
encore. Le calme  
traversait.

La plaine ruisselait abondamment.

On apprêta  
les recommencements.  
On les nomma  
et on les  
distingua ainsi  
les uns des autres  
puisqu'ils étaient  
plusieurs  
simultanément et  
successivement  
hier.

Passé la haie,  
on ne pourra te  
reconnaître.  
On dévisagera parfois  
le haut de ton front,  
mal couvert  
par des cheveux éteints.  
Tiens  
en main  
ce qui te reste de  
visage.

C'est la  
fin,  
dit le chemin.

Le caillou de  
répondre  
qu'il n'y a  
pas de fin

au chemin  
qui traverse  
l'égalité de la  
condition de caillou.



Pleure.  
Il n'y a pas de fin,  
pas de retour sur  
Terre  
pour toi qui pourris  
entretiens  
à pleurer et  
attendre  
comme s'il y avait  
une suite  
à ce qui n'est à  
ce qu'il semble  
qu'une  
succession de fins.

Un environ  
de fin peut-être  
seulement  
un environnement  
sale car  
le temps n'est que  
déchets  
environnés de riens  
qui pèsent peu  
mais qui lestent  
l'attente.

L'attente de  
rien  
dans une tente  
qui n'est rien  
plantée comme un  
bubon  
sur une plaine  
qui n'attend rien  
puisque passe déjà  
ici le train sans  
s'arrêter  
là  
où rien ne s'arrête  
dure.

Rien n'est plus difficile  
que de colmater  
la brèche  
qui s'est tue.

La  
brèche mue  
qui ne te parvient  
plus.

Comme un message  
endigué par la force  
des intempéries.

Au précipice  
malvenu, comme une enseigne  
mal tenue, tu  
obéis  
aux gestes mal  
instruits, mal  
enseignés.  
Tu n'as pas de consigne.  
Même la réalité  
est mue.  
Lève-le,  
le rideau métallique.

On est encore dans  
l'illusion  
de ce qui peut durer,  
croit-on  
et pas moins que  
peu de temps  
mais c'est déjà ça.  
L'illusion, vous savez,  
elle est  
parfois réelle  
et si elle s'envole,  
on ne croit pas à  
l'absence d'aile.

L'être ne naît  
que d'être ailé.

L'absence d'aile  
est une farce que  
rien ne rattrape.

Comme un ballon  
ou un oléoduc.

Tu perces  
ta mémoire  
de paysages

que pas un  
panorama  
n'ensevelit.

Nous en sommes toujours à discuter (ou disputer) de la chose littéraire. L'autre fois, on disait un « principe ». Mais il n'y en a plus, de principe. On préfère parler de chose, par principe. On pourrait écouler le sang ainsi. J veux dire : le sang des idées. Ces idées, nous le voyons planes. Comme des hors-bord sur un océan très apaisé.

Néanmoins, nous nous tenons à cette corde de chanvre très sérieusement nouée, quand nous pendons dans le vide et nous tombons, regardant parfois pas arrière et simplement ce qu'il faudrait alors peut-être ce serait une sérénade et ni une sonnette ni une sonate ni même la sonatine qu'on soupçonnait

d'être restée  
inachevée

comme une sonate  
qui se serait dégonflée

en un excès de  
dodécaphonie

qui ne saurait  
aller  
qu'à l'inachèvement  
enfin

ça ne tient pas



Ça ne  
saurait tenir.

Ça ne  
pourrait rien définir.

On ne saurait comment  
ça se prononce.

Même pas  
acmaoapna.